

L'art actuel des premières nations L'esthétisme d'un discours critique

André Seleanu

Volume 53, Number 216, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33162ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Seleanu, A. (2009). L'art actuel des premières nations : l'esthétisme d'un discours critique. *Vie des arts*, 53(216), 82–83.

L'ART ACTUEL DES PREMIÈRES NATIONS : L'ESTHÉTISME D'UN DISCOURS CRITIQUE

ANDRÉ SELEANU

HOHELAGA REVISITÉ

Artistes : Jason Baerg, peinture; Lori Blondeau, installation, peinture, photo; Martin Loft, photo documentaire de portraits; Cathy Mattes, installation; Nadia Myre, vidéo; Ariel Lightenchild Smith, vidéo.

Commissaire : Ryan Rice

MAI – Montréal,
arts interculturels
3680, rue Jeanne Mance
Montréal
Tél. : 514 982-1812
www.m-a-i.qc.ca

Du 19 mars au 25 avril 2009

SIX ARTISTES D'ORIGINE AUTOCHTONE PROPOSENT DES ŒUVRES CONTEMPORAINES QUI REFLÈTENT DES ASPECTS EXISTENTIELS RELIÉS À LA CONDITION DES AMÉRINDIENS DU CANADA.

Déchirée entre un passé mythique proche de la nature et une société capitaliste fluide, la quête identitaire amérindienne doit aussi frayer avec une société multiculturelle où l'individu est constamment tenu de s'affirmer : même l'identité sexuelle est en fluctuation. Les œuvres présentées se placent dans une très intéressante dialogique basée sur l'art contemporain, dont elles reprennent certains thèmes dans une optique des Premières Nations : identité historique, territoire géographique et spirituel, charge psychique de l'héritage colonial, affirmation et combat culturel des femmes autochtones, icône virtuelle simplifiée, symbole mythique... Ancrées dans une culture amérindienne continentale très ancienne, immémoriale, les œuvres sont surtout tributaires des formes actuelles de l'art international.

Le commissaire Ryan Rice, qui se réclame de son appartenance à l'ethnie iroquoise et à la communauté indigène de Kanawake, réalise un tour de force en agençant des œuvres qui de plain-pied prennent leur place dans l'art actuel. Certes, elles laissent percer un certain chamanisme : il renforce le charme de l'exposition.

Les dimensions modestes de la salle du MAI ont forcé le commissaire à ne présenter qu'une œuvre par artiste. Il a su composer un ensemble qui inclut la peinture, la vidéo, la photo en noir et blanc et

l'installation conceptuelle; néanmoins, au-delà de sa diversité, cet ensemble traduit un sentiment esthétique et intellectuel unitaire. L'expression artistique offre une place importante à l'ironie et à l'esprit de jeu qui facilitent le traitement de thèmes historiques difficiles. Elle contient aussi divers degrés de militantisme social. Le titre de l'événement, *Hochelaga revisité*, invite, d'une part, à considérer les rapports entre le passé amérindien et son propre mythe, et d'autre part, son insertion dans l'actuel cadre urbain en l'occurrence celui d'une grande métropole touchée par la mondialisation. Le commissaire rappelle que le nom iroquois original de Hochelaga était *Osbéaga*. Sur ce site, il y avait une immémoriale présence amérindienne. Elle est toujours là. Au risque d'étonner beaucoup de gens, il convient de souligner que de nombreux Amérindiens (peut-être une majorité) habitent aujourd'hui hors des réserves : beaucoup d'entre eux vivent dans les grandes métropoles – Montréal ne fait pas exception à cette réalité.

UNE ÉNERGIE VITALE

Jason Baerg est peintre, vidéaste, artiste du multimédia de réputation internationale : il a constamment participé, aux grands rassemblements que sont l'Art Basel Miami, les manifestations des Centre d'art

Banff et le Toronto Art Fair. À l'occasion de *Hochelaga revisité*, il expose *Flourish* (*Prospérer*, 2009), une œuvre picturale panoramique composée de trois panneaux déployés horizontalement, qui tient à la fois du paysage, de l'abstraction géométrique (l'œuvre rappelle subtilement Yves Gaucher) et de la cartographie. Le commissaire Ryan Rice explique qu'il peut s'agir d'une cartographie de Montréal. (*Hochelaga*). Composée dans les quatre couleurs sacrées traditionnelles des Amérindiens – noir, rouge, jaune et bleu – le triptyque véhicule un message unifié à la fois synthétique et virulent, vif et apaisant. Composition dynamique et aérée, elle constitue un signe fort en elle-même mais se double d'une bande dessinée abstraite. Elle oscille entre orgueil et méditation.

Sous le signe de l'ironie, la vidéo de Nadia Myre participe d'une esthétique minimaliste qui inclut la lettre et le langage pour mieux asseoir un questionnement politique tranchant. Nadia Myre a étudié les arts visuels à l'Institut Emily Carr (Vancouver) et obtenu une maîtrise à l'Université Concordia (Montréal). L'œuvre intitulée *Repenser l'hymne national* (2008) présente une écriture qui, sur une feuille blanche, se reprend sans cesse, en écrivant les lettres des mots *Our Home and Native Land* (*Notre Foyer et Notre Patrie*). La répétition sérielle joue sur le double sens du mot anglais



1-



2-



3-

native. S'agirait-il du pays de naissance des Canadiens ou bien de celui des Premières Nations? L'ironie est subtilement soutenue par la vidéo en noir et blanc, médium tout à fait approprié. L'esthétique de la vidéo en noir et blanc avec ses dégradés et ses variations d'intensité est satisfaisante.

Captés au cours des années 80, les clichés en noir et blanc de Martin Loft relèvent d'un genre plus traditionnel. Dans la lignée de la photo sociale du portrait, ils tiennent à la fois du réalisme et de l'expressionnisme. Quinze images de personnes démunies d'origine amérindienne croisées dans les rues de Montréal, témoignent des séquelles psychiques issues du déplacement auquel le besoin économique les a contraintes. « Il s'agit de donner un visage à des gens que nous imaginons invisibles », explique Ryan Rice. Sur le plan sociologique, ces photos ont au moins le mérite de donner une

identité publique sinon sociale – en somme, un statut – à des membres des Premières Nations vivant dans une grande ville.

UNE ÉTRANGE BEAUTÉ

Ariel Lightningchild Smith manie un montage vidéo carrément militant, à l'enseigne de l'indignation marquée par la brutalité de certaines images. L'œuvre en noir et blanc est empreinte d'une étrange beauté qui rappelle celle des films *L'Âge d'or* ou *Le Chien andalou* de Luis Bunuel. Selon le commissaire de l'exposition, Lightningchild Smith, qui provient d'un milieu défavorisé, a aussi fréquenté le monde de la prostitution. *Leçons de conquête* (2005) décrit des formes de violence, des agressions sexuelles et physiques qui incluent des sévices contre des enfants que symbolisent des poupées. Il y a là une dénonciation du colonialisme, du pillage et de la violence. « En fait, il est

question du pouvoir », précise Rice. Derrière une certaine débauche visuelle, cette vidéo exprime à la fois souffrance, humour, compassion – une esthétique à la fois de la clarté et de l'incertitude...

Cathy Mattes, artiste qui se réclame de racines métisses, habite une région rurale du Manitoba. Au cours des années 90, elle a travaillé en tant que commissaire invitée à la galerie d'art actuel Oboro (Montréal). Dans ses œuvres conceptuelles inspirées de l'histoire complexe des autochtones, elle examine des stéréotypes sexuels et des automatismes de langage, en faisant preuve elle aussi d'ironie. Mattes revendique l'identité métisse en particulier : actuellement, les membres des Premières Nations tendent à souligner leur propre *nation* spécifique. L'œuvre de Mattes se présente un peu comme un jeu de société. Sur une natte verte posée sur le plancher, on peut lire des phrases qui véhiculent des stéréotypes sur les femmes métisses en français, en anglais et en langue indigène. Jolies façons de stigmatiser les attitudes « bien pensantes ».

Ces artistes maîtrisent un idiome artistique totalement branché sur l'art actuel. Ils sont issus des meilleures universités. Pour sa part, le commissaire Ryan Rice est diplômé à la fois du prestigieux Bard College de l'État de New York, de Concordia et de l'Institute for American Indian Arts de Santa Fe au

Nouveau-Mexique. (Il est d'ailleurs un personnage clé des arts visuels amérindiens au Canada.) Pour les artistes indigènes, les symboles enfouis qu'ils manipulent nourrissent un langage mythique. De ces symboles aux signes de l'art contemporain il n'y a qu'un pas car la pensée symbolique et la formulation sémiotique entretiennent des rapports évidents. La finesse des artistes du monde autochtone est d'investir le signe d'une aura et d'un chamanisme qui l'inscrivent dans les courants de l'art d'aujourd'hui. En l'occurrence, ceux de l'exposition *Hocbelaga revisitée* y parviennent très bien. □

1- Jason Baerg
Flourish (Prospérer), 2009
Acrylique sur 5 panneaux
91 X 244 cm (chacun)
Courtoisie Galerie du MAI
Photo: Paul Litherland

2- Ariel Lightningchild Smith
Lessons in Conquest
(*Leçons de conquête*), 2005
Vidéo, 9 minutes
Courtoisie Galerie du MAI
Photo: Paul Litherland

3- Ariel Lightningchild Smith
Lessons in Conquest
(*Leçons de conquête*), 2005
Vidéo, 9 minutes
Courtoisie Galerie du MAI
Photo: Paul Litherland